

DIDALL

**CINQ
GROTESQUES**

Collection

~Hikikomoris en sortie~



La Mêsonetta

CINQ GROTESQUES

de

Didall

Collection ~ Hikikomoris en sortie~

Les Éditions de La Mêsouetta

Nouvelles françaises du XXI^e siècle

ISBN 978-2-491625-09-2



Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsouetta ©®



Gravure des frères [Holbein](#) en marge de l'édition de l'éloge de la folie, reprise dans l'édition de Bâle en 1515 et gravée une première fois. Ce dessin a été gravé une nouvelle fois pour une édition en français (traduction Gueudeville) en 1715 (graveur inconnu) et mise en photographie par Didall.

Mètres carrés

Prologue

Je fus d'abord une déception, je n'en ai aucun remords pour autant. Né le 27 juillet 1992, mes parents, Laurence et Gilles attendaient une fille puisqu'avec Damien, mon aîné, mon cher frerot, ils avaient déjà un petit mâle, et qu'il n'était que justice que maintenant ils procréent leur fille. Ils avaient refusé les échographies, ma mère proclamant qu'ils étaient indifférents au sexe du rejeton. Il n'en était rien, bien sûr !

Laurence, ma chère petite Maman, cette sombre idiote, compulsait les livres de prénoms, avec autant de passion qu'elle aurait lu un journal d'annonces immobilières, mais elle ne regardait que les prénoms féminins tant elle était sûre de son coup. Affalée sur le canapé en cuir, dans son double séjour de trente-cinq mètres carrés, elle hésitait entre Alicia et Laetitia, elle voulait une rime en a, ou mieux en ia. Elle devait dans ces moments d'intense méditation éteindre la télévision, tant elle avait besoin de se concentrer. Sa créativité avait déjà été coupée nette par Gilles, ni Aria, ni Harmonia n'ayant trouvé grâce à ses yeux, elle s'était bientôt rendue à cet avis si sage, il ne fallait pas trop d'extravagance ; la question étant sérieuse ; un prénom était donné pour la vie et il conditionnait grandement le destin de la personne qui le recevait, elle le savait, elle l'avait lu. D'ailleurs elle n'avait proposé ces fredaines que pour que Gilles refusât, ce qu'il fit comme prévu, ainsi avait-elle gagné, forte de ce veto, la liberté d'imposer son vrai choix. C'était sa ruse préférée avec son homme ; ça marchait à tous les coups.

Elle hésitait donc, Laetitia avait un parfum sauvage qui fleurait bon la Corse, « l'île de beauté » pensait-elle ; elle n'eut pas su dire pourquoi, mais ce prénom évoquait la garrigue et le maquis, les odeurs

méditerranéennes, la mer toute proche apparaissant soudain au détour d'un sentier, elle entendait aussi les cigales dans ces syllabes qui lui semblaient striduler. Elle but une gorgée de thé dans ce service en Limoge qu'une tante de Gilles leur avait offert, avant de relire les trois pages sur Laetitia.

Alicia était moins original, elle y voyait une ville andalouse, un prénom chaud et doux, mais il manquait quand même de caractère. Il tournait court ; trop bref, on n'arrivait pas à s'y adosser ; elle le trouvait fuyant.

Elle réfléchit encore quelques minutes, portant la main à son ventre où se tenait sa petite, encore anonyme, mais pas pour longtemps ; elle finit le thé, c'était Laetitia ; elle était sûre de l'accord de Gilles qu'elle soupçonnait de s'en foutre un peu, surtout ces derniers temps, tant il était absorbé par son boulot.

Jusqu'à ma naissance, on ne m'appela que Laetitia, ma mère disait : « oh, Laetitia me donne des petits coups de pied, elle doit avoir hâte de sortir... », et mille autres niaiseries.

Je suis né pour remplir l'espace, pour occuper la troisième chambre mansardée, au premier étage de la maison que mes parents venaient d'acquérir pour la modique somme de trente années de leur vie. Dès le mois de mai, tout était prêt pour mon arrivée sur cette terre, mon père avait peint la pièce de couleurs claires, les murs vert pâle et le plafond bleu pastel, ma mère avait acheté mes fringues de pisseuse, celles de mon frère ne pouvant convenir à leur petite fille, ils avaient enfin passé un samedi entier chez Ikea pour acheter les meubles que mon père avait montés le lendemain, ils s'étaient engueulés bien sûr, plutôt deux fois qu'une, dans le magasin et au retour car Laurence avait exigé que Gilles les montât le soir même.

Je fus d'abord une déception et je n'en ai nul remords ; je ne le fus pas longtemps. On régla la question du prénom, mon grand-père proposant Éric, tout simplement. Ma mère y consentit à condition qu'on l'écrivît avec un k ; elle ne pouvait quand même pas accepter un nom si trivial sans y apporter sa touche impersonnelle de lectrice de magazines féminins. Elle eût préféré Titouan ou Quentin ou Enzo, mais surprise par ma faute de genre, elle renonça à défendre plus avant son point de vue, je n'en valais pas la peine. Pourtant, en elle un doute subsistait...

Elle demanda à un médecin de la maternité si je n'étais pas un peu hermaphrodite ; il éclata de rire, lui montrant mon sexe, il se contenta d'ajouter : « à l'évidence non ! » Décidément, j'étais décevant.

Longtemps je fus un enfant sage, donc, nonobstant ma bite et mes couillettes purpurines, elle se persuada que dans le fond, j'étais sa fille. En tout cas, en rien semblable à mon frère, son fils, son seul fils.

Laurence n'avait pas la passion des enfants, ils étaient là par convenance, mais pas seulement : ils meublaient. Elle les aimait sans doute ses deux gamins, mais pas plus que sa cuisine équipée, intégrée, et inutile car elle cuisinait peu, n'en ayant pas le goût. Elle avait des enfants car on avait des enfants, et tout allait à ce train : on partait en vacances car on devait partir en vacances ; on recevait des amis car on devait recevoir des amis ; on changeait de voiture car on devait changer de voiture...

Sa seule passion, but de sa vie et le fond de ses préoccupations, était immobilière.

Enfance

Mes grands-parents maternels avaient trois enfants, un fils et deux filles, ma mère étant la benjamine. Ils vivaient dans l'Est, à Thionville. Ils s'étaient mariés sur le tard et ils avaient d'abord eu deux gosses comme tout le monde, puis ma mère, douze ans après ma tante Christiane, par accident.

Laissons la parole au *Trésor de la langue française* :

Accident : ce qui s'oppose à la substance ou à l'essence. Ce qui existe non en soi-même, mais dans un autre.

« Tout poème où le merveilleux est le fond et non l'accident du tableau pêche essentiellement par la base. » [Chateaubriand](#).

Sophisme de l'accident : Sophisme consistant à conclure d'un caractère accidentel à un caractère essentiel, par exemple : du fait qu'un homme est mort de la grippe que cet accident est mortel...

Par accident des grammairiens anciens entendent une propriété d'un mot qui n'entre point dans la définition essentielle de ce mot...

Événement fortuit, sans motif apparent et sans lendemain, qui affecte une personne ou un groupe de personnes, en interrompant le déroulement normal, probable et attendu des choses.

Ma mère ne fut pas un accident philosophique mais un accident climatique, il faisait chaud en ce bel été 65, les hormones étaient excitées

et Pèpère avait oublié de se retirer. Incarnant le sophisme de l'accident, elle ne pouvait, dans sa vie que se soumettre à tout autre sophisme, elle ne s'en priva pas.

Belle enfant aux boucles blondes, chérie de tous, idole de ses parents, de sa sœur, des voisines, des maîtresses d'école, ignorée par son frère qu'elle détesta de tout temps, elle grandit dans ses caprices de petite princesse.

Elle apprit à lire très tôt, elle sut compter jusqu'à cent avant quatre ans, saoulant les invités de la litanie des chiffres ressassés, elle engrangeait les éloges scolaires, et jusqu'à douze ans se maintint l'illusion que sa précocité annonçait des miracles, elle serait docteur ou professeur ; au collège pourtant son génie sembla marquer une pause. L'entrée en seconde lui fut fatale, elle redoubla, puis elle retrouva le troupeau des élèves médiocres, appliqués mais sans don. Elle avait une bonne mémoire, ce qui la sauvait des derniers rangs, elle était sage et consciencieuse. Son frère parfois lui expliquait un exercice de mathématiques, lui répétant patiemment la solution, rappelant les définitions, refaisant la démonstration, elle n'y comprenait rien, alors s'énervant de sa bêtise, il se moquait d'elle, se vengeant méchamment de sa précocité évanouie si... précocement. Ne brillant en rien, ses ambitions savantes prirent l'eau. Elle réussit le bac comme tout le monde, elle traîna un an ou deux en fac de psycho, puis trouva un boulot d'assistante dans une compagnie d'assurance ; elle rencontra Gilles en vacances, ils vécurent ensemble à Paris.

Alors, ses ambitions s'éveillèrent, son âme s'ouvrit.

Trente-six mètres carrés

Ils vécurent d'abord dans le studio de Gilles au nord du XVIII^e arrondissement, un quartier populaire, un peu vieillot et qui fleurait sa misère, le vieux Paris des plaintes gouailleuses. Laurence ne s'y plut pas du tout. Elle persuada facilement Gilles que vingt-six mètres carrés ne suffisaient pas à deux personnes, aussi amoureuses fussent-elles. L'innocent — qui ne soupçonnait pas que s'était éveillé, dans le cœur de cette jeune fille qu'il regardait avec tendresse, la passion des mètres carrés — se rendit facilement à ces raisons.

Dans ces années quatre-vingts, il n'y avait ni internet ni se loger, ni aucune application pour faciliter les recherches. Elle compulsait *Le Figaro* — un journal papier de l'époque, il existe encore je crois — qui tous les jours publiait des annonces de location classées par arrondissement. D'autres quotidiens fournissaient le même service, mais leurs pages étaient moins bien achalandées. Tous les matins, avant d'aller au travail, elle passait au kiosque de la place de la Trinité et s'installait dans un bistrot de la rue Saint-Lazare.

Elle attendait que le café arrivât, alors elle déplaçait le journal, puis elle sortait son stylo et se mettait pleine d'entrain et d'espoir à la recherche de la bonne affaire.

Gilles voulait rester dans Paris, elle y consentit, se disant qu'un jour elle lui ferait franchir le pas, mais il n'était pas prêt. Elle n'avait pas d'arrondissement préféré, elle excluait uniquement le XVIII^e qu'elle avait pris en grippe. Elle cherchait un deux-pièces, récent si possible ; avec

leurs deux salaires ses prétentions ne pouvaient pas embrasser de plus grandes surfaces.

Son frère, marié et père de deux enfants venait d'acquérir un appartement dans une résidence, aux alentours de Thionville. Sa belle-sœur, une idiote éthérée, répétait à qui mieux mieux ces mots : « Une résidence. Un bel appartement dans une résidence. » Ah ! comme ces syllabes chantaient à son oreille, quelle douceur, quelle volupté, comme elle eût prononcé ces mots avec plaisir : « nous habitons une résidence. » Ces deux trochées accolés, lui ouvraient un monde de poésie inconnu, ils sonnaient à son oreille avec cet effet d'écho lointain propre au trochée : [Minos](#) et [Pasiphaé](#) ne l'eurent pas plus charmée.

Elle n'était pas dupe pour autant, elle savait que la résidence n'était qu'une sorte de HLM coquet, elle n'ignorait pas que le rêve de son frère n'était pas de posséder un appartement, même dans une résidence, mais de faire construire. Ah ! faire construire, ça c'était le but d'une vie. Cette ambition contrariée la consolait quelque peu de voir sa belle-sœur résider quand elle-même ne faisait qu'habiter petitement, mesquinement. À Paris, il était difficile de se loger, mais elle avait appris la patience, son heure viendrait ; elle aussi, un jour, pas si lointain, s'élèverait dans l'acmé de la résidence.

Elle épluchait le journal, encadrant les annonces, soulignant les mètres carrés, recopiant sur le côté les numéros de téléphone qu'elle appellerait une heure plus tard à son bureau, elle avalait son café sans même s'en rendre compte, parfois elle s'en commandait un second, ce n'était pas une dépense inconsidérée, mais un investissement. Au bureau, elle partageait avec ses collègues sa récolte du jour, glanant leurs conseils pour classer les meilleures et écarter les plus foireuses.

Gilles avait un bon salaire de développeur informatique, elle-même gagnait correctement sa vie dans son poste d'assistante, elle était appréciée de ses supérieurs, aussi tablait-elle sur leurs augmentations futures.

Le soir, elle rendait compte à son mec de ses recherches, souvent elle rentrait tard après avoir visité plusieurs appartements aux quatre coins de la capitale. Au-delà de quarante mètres carrés, les prix dépassaient son budget et il fallut en démordre. Elle imagina une ruse, si elle trouvait au dernier étage un appartement mansardé, la surface annoncée serait inférieure à celle au plancher, donc elle pourrait alors se targuer de mètres carrés gratuits. Cette idée la ravit, elle s'étonna même de l'avoir trouvée, c'était trop fort !

Deux mois plus tard, le jeune couple emménagea dans un deux pièces au dernier étage, passage Thiéré dans le XI^e arrondissement. Il mesurait sur le papier trente-six mètres carrés, quarante-deux au sol, Laurence l'annonçait pour quarante-cinq. L'immeuble était récent, une actrice de séries télé policières et son mari, ancien ministre, y occupaient un duplex, dont le concierge ne put lui donner la superficie ; sans contredit possible, il s'agissait bien d'une résidence.

Villégiature

Mon père avait un chef avec qui il s'entendait bien, et quand celui-ci lui proposa de venir passer avec femme et enfant une semaine ou deux sur le bassin d'Arcachon dans sa maison de famille, mon père accepta. Je n'étais pas encore né, mon frère avait deux ans. La maison de vacances avait été décrite comme une vieille bicoque sympathique, il s'agissait en fait d'une villa typique de ces architectures de bord de mer. Sympathique, elle l'était, elle donnait juste sur la plage, bicoque, on ne pouvait pas dire, elle était imposante, majestueuse ; elle dressait fièrement ses deux étages pourvus de petits balcons ombragés par des avancées du toit que soutenaient avec légèreté des entrelacs d'aisseliers habilement courbés ; les linteaux des fenêtres de briques vernissées alternaient des bleu pâle et des jaunes, à leur centre un cabochon en céramique luisait d'un bleu plus profond ; le rez-de-chaussée était surélevé et toutes les pièces s'ouvraient par d'élégantes portes-fenêtres sur une belle terrasse ; des pins parasols sans âge, mais si majestueux complétaient le tableau.

Leur voiture arrêtée devant le numéro 1 de l'impasse des Sternes, Gilles et Laurence contemplèrent longtemps la demeure qui leur sembla un château. Laurence recula sur cent mètres pour vérifier le nom de la rue, mais pas de doute, c'était bien là. On sonna doucement, et Marc, le chef de mon père, en short blanc et polo Lacoste, tout sourire, vint ouvrir le portail, abandonnant sa raquette de tennis sur un hortensia aux fleurs magnifiques que ma mère ne voyait pas tant elle était désarçonnée par l'idée de toutes ces pièces et donc de tous ces mètres carrés que cette demeure pouvait bien receler.

Marc et son épouse Sophie n'avaient pas d'enfant, la maison appartenait à leur famille depuis trois générations. Tout l'été, des cousins, des oncles, des neveux venaient passer quelques jours avec eux, or ces deux semaines-là, ils avaient eu un trou, un oncle s'étant décommandé pour donner à Buenos Aires un cycle de conférences. Ces petits détails, Laurence les apprit plus tard par Sophie ; elles s'entendaient bien, même si Sophie montrait un peu sa superbe, mais comme elle voulait faire plaisir à son époux qui appréciait mon père, lui prédisant un bel avenir, alors elle modérait son ironie et ses dédains.

Tous les matins, Marc et mon père partaient faire trois heures de voile, Sophie n'aimait pas le bateau, et ma mère se croyait obligée de lui tenir compagnie, elles allaient à la criée, au marché et revenaient par les rues commerçantes où Sophie souvent s'achetait une babiole, une bricole, un colifichet. La femme de ménage gardait mon frère.

Puis on mangeait longtemps sous les pins, il faisait bon, on se laissait aller parfois à une petite sieste avant le tennis ou la baignade ; il suffisait de traverser la route pour être sur la plage.

Le soir, on avait souvent des invités, soit Bordelais, soit Parisiens, tous ces gens ayant des villas de famille au Cap. Les femmes étaient très bon genre et tous les hommes adhéraient au RPR ; comme on dînait dehors, ils portaient leur paletot posé sur les épaules de leur Lacoste et des pantalons de lin parfaitement repassés. Marc, lui, restait en short ou en bermuda. Leur seul problème était : fallait-il voter Chirac ou Balladur ? Pour le reste, on discutait de restaurants, de vins, d'automobiles, un peu de placements, mais alors en aparté. Pour ces réceptions, le traiteur livrait tout, Sophie et ma mère faisaient le service, mais les hommes, et surtout Marc, leur donnaient un bon coup de main ; il semblait ne pas pouvoir

tenir en place, il se levait sous tous les prétextes, il fumait sans arrêt. Ma mère l'aimait bien, il était très gentil, et surtout elle sentait qu'il la protégeait des coups de griffes de Sophie, qui ayant vite cerné sa simplicité, commençait à vouloir en jouer.

Mes parents logeaient au dernier étage, ils disposaient de deux grandes chambres, chacune avec sa salle de bains, et d'un petit salon qui donnait sur le jardin. De leur balcon ils voyaient la mer dans toute son étendue, seulement cachée à l'ouest par une branche de pin qui s'avançait à leur rencontre. Les meubles ne venaient pas d'Ikea.

Marc aimait les verroteries, comme il disait, on buvait tous les jours dans du Baccara ou des cristaux de Bohème, on pouvait en casser, il en avait toujours, il prétendait même qu'en casser lui permettrait d'acheter de nouveaux services ce qui était son plaisir. On buvait sec d'ailleurs, seule ma mère restait modérée. Sophie préférait les coupes et Marc les flûtes, il semblait que c'était là leur seul désaccord ; à l'époque, le Mumm cordon Rouge était très prisé par ces bourgeoises, le Ruinard et le Rodherer étaient alors trop bon marché pour eux. Quant au Dom Pérignon, on le réservait pour les grandes occasions.

Mon père, aux dires de Marc ayant fait d'incroyables progrès en voile, ils décidèrent de s'embarquer pour de plus lointaines expéditions et un voyage de trois jours fut annoncé à ces dames, Sophie ayant aussitôt applaudi à cette idée, ma mère dut bien acquiescer. Ils partirent avec Henry, un vieil ami de Marc que ma mère trouvait « gluant », et qui pourtant était un bon vivant, plein d'entrain et de gaîté, peut-être un peu porté sur le claret et les plaisanteries douteuses, il chantait parfois des airs de Bel Canto avec sa voix de ténor, et, dans un registre plus léger, il

avait une affection particulière pour le bouillant Achille de *la Belle Hélène*.

La fin du séjour fut un peu gâchée par Sophie. En l'absence de leurs mecs, ma mère ayant dit qu'elle était très contente que leurs maris partagent autant la passion de la voile, Sophie n'avait pu se retenir de lâcher, la regardant droit dans les yeux : « ils aiment la voile et la vapeur. » Ces propos jetèrent un grand trouble dans l'esprit ma mère qui en resta bouche bée, elle comprenait l'allusion, mais n'y croyait pas.

Ses doutes grandirent quand elle vit des traces de griffures sur les fesses de son mec sous la douche, il s'était éraflé en glissant sur le pont, paraît-il, il s'était aussi rasé les couilles ce qu'elle trouva très bizarre, une mesure d'hygiène paraît-il.

Les deux derniers jours furent pesants, Laurence restant le plus possible dans sa chambre avec mon frère. Puis ils décampèrent après deux semaines de villégiature.

Ils ne rentrèrent pas tout de suite, mais passèrent quelques jours chez Odette, une tante de Gilles qui habitait Salaunes, un petit village entre Bordeaux et Lacanau. Pour Laurence ces cinq jours effacèrent les deux semaines d'humiliations qu'elle venait de subir ; la vie reprenait son ordre ; la tante était très gentille, s'affairant à leur rendre le séjour le plus plaisant possible ; elle avait le sens du confort, sa maison de style basque avec un grand auvent sous lequel on déjeunait, dînait et passait finalement la plupart du temps avait été aménagée pour que tout soit agréable. On vivait dehors. Dans le jardin trônait une piscine, fierté et objet de tous les soins de la tante. Elle avait un don gastronomique, s'attachant à faire découvrir les spécialités locales à ses invités, comme ces petites crevettes blanches pêchées dans la Gironde et qui,

accommodées avec de l'aneth, passaient si bien avec le clairet de l'apéritif, selon mon père ; elle était aussi passée maître dans l'art de faire le *Limoncello* ; un peu jeune pour apprécier ces plaisirs, je me rattrapais avec le flan aux écorces d'orange, les crèmes caramel et les mousses au chocolat au lait.

Laurence discutait de longues heures le matin avec la tante qui avait acheté deux appartements à Bordeaux pour les louer, tandis que mon frère et mon père pataugeaient dans la piscine ou jouaient au ballon sur la pelouse. L'après-midi ils allaient à la plage à Lacanau, mais mon père préférait le Porge, qu'il trouvait plus sauvage, parfois il y allait seul.

On se quitta en se promettant de revenir pour un plus long séjour aux prochaines vacances.

Portraits de famille

La bêtise de mes grands-parents maternels s'agrémentait d'une méchanceté innée qu'un voile d'hypocrisie masquait quelques jours mais que leur mesquinerie ne pouvait dissimuler plus longtemps.

Ma grand-mère était une idiote sous le joug de son crétin de mari, son naturel n'était pas mauvais, mais elle avait été pervertie par toutes ses années au côté de ce malade. Elle adhérait à tout ce qu'il disait, ce qu'il faisait, ce qu'il lui faisait faire, elle avait embrassé une soumission sans ombre à ce triste sire, alliée avec lui contre les Philistins qu'il lui pointait du doigt.

En définitive, les Philistins étaient tous les autres, ses voisins, ses cousins, voire ses enfants.

Il avait trouvé en cette femme un sujet facile à manipuler, à soumettre ; avec personne il n'avait si bien réussi à exercer son emprise. Elle était sa servante, sa marionnette : elle le servait à table ; elle l'aidait à s'habiller ; à tout instant, elle était à sa disposition ; elle répétait ses paroles, les appuyant devant des tiers, confirmant ses mensonges ; elle adhérait à toutes ses hystéries.

À mesure que ses enfants lui avaient échappé, il avait développé une grande rancœur à leur égard, de loin il entretenait leurs divisions, favorisant tantôt l'un, tantôt l'autre, dénigrant les trois chacun à leur tour, mais gardant toujours le contrôle de la victime du moment. Il y avait toujours un banni, un félon, sur lequel s'acharnait sa médisance. Il avait pris en grippe ses gendres et sa bru, craignant qu'ils ne favorisent

l'évasion définitive de ses propres enfants. De ce danger, il avait fait un point d'appui, un levier, désormais il ne critiquait plus ses enfants mais reportait sur leurs conjoints toute son aigreur.

Il ressassait constamment de vieilles histoires, il montrait fièrement sa carte de FFI, narrant les batailles qui avaient libéré la région, et rien que cela, on le lui devait. Qu'il fût FFI n'est pas douteux, qu'il ne le fût que quelques mois avant la libération encore moins, mais de ces années d'occupation avant son adhésion tardive, il n'en était jamais question.

Fort de ses exploits guerriers, il avait gagné une place de flic à la SNCF, un poste bien subalterne pour un tel héros. Il intervenait pour verbaliser les fraudeurs récalcitrants ; il accomplissait cette mission sans la moindre compassion ; pointilleux, tatillon, vétilleux, méfiant, soupçonneux, retors, il appliquait le règlement à la lettre, jouissant de sa raideur implacable ; petit chef, il avait deux adjoints qu'il lâchait comme ses chiens à la poursuite du resquilleur, attendant lui-même sur le quai qu'ils le lui ramènent ; il ne portait pas d'arme, malheureusement, mais il avait des menottes qu'il passait lui-même et qui symbolisaient sa fonction. Ensuite, fier comme Artaban, précédant la marche il conduisait le fraudeur, menotté et tête basse, pour le livrer aux gendarmes.

Hâbleur de nature, il pouvait raconter n'importe quoi, se vantant d'exploits dans des domaines où il ne connaissait rien. Son aplomb, sans toujours convaincre, imposait le silence, les plus niais le croyaient, les autres se persuadaient vite qu'ils avaient affaire à un dingo qu'il était bien inutile de contrarier et qu'il valait mieux fuir. Si bien que, jamais contredit, il paradait, il roucoulait de bêtise, portant haut sa crétinerie et sa mesquinerie.

Mes deux grands-parents paternels étaient tout différents, anciens profs, ils coulaient une retraite paisible et monotone dans le Sud-Ouest. Leur vie réglée, confortable, mais simple et surtout sans heurt distillait un ennui tranquille qui n'était que douceur les premiers jours et qui devenait insupportable de langueur plus longtemps.

Mon oncle Patrick était dentiste à Thionville, associé d'un cabinet en plein centre-ville, il gagnait pas mal de fric. Il avait été la fierté de pépère Octave, malheureusement il s'était mal marié. Ma tante Sophie, brunette pétulante et toujours pimpante, tenait la dragée haute à toute la famille et à son beau-père en particulier ; le considérant comme un vieux grigou, elle le rabrouait, se moquant ouvertement de lui, allant jusqu'à le traiter de vieille ganache. Ce terme voulait certainement en dire beaucoup pour elle, comme le lien entre la confiserie et mon grand-père ne me paraissait pas alors évident, elle me l'expliqua en disant que le chocolat devenait rance en vieillissant et que tel était son cher beau-père. Ils ne pouvaient pas se voir, et entre eux la hache de guerre était toujours déterrée. Pépère Octave essaya tour à tour de la faire passer pour une sottise, une feignante qui ne tenait pas son ménage, une capricieuse, une prétentieuse qui méprisait ses beaux-frères et belles-sœurs, une mère indigne et enfin, merveilleuse trouvaille, éclair de mauvais génie, apothéose d'une vie de médisance : une épouse qui ne satisfaisait pas son mari. Sa femme était chargée d'expliquer toutes ces avanies à toute la famille. Ils prétendaient donc que la bru se refusait à son époux pendant des semaines pour augmenter son emprise sur lui et le détacher de ses parents. Ils avaient sur ce sujet force indiscretions, dont personne ne leur demandait d'où ils pouvaient bien les tenir, seule une petite souris cachée sous le lit conjugal aurait pu leur révéler tous ces détails intimes, à moins qu'ils ne

soient simplement sortis de l'imagination graveleuse du bon patriarche. La situation de leur fils était pour eux une inépuisable source de doléances, d'apitoiements hypocrites, de jérémiades rances qui donnaient à leur vie ennuyeuse un peu de piquant. Si mon grand-père était le stratège de la flétrissure, ma grand-mère en était la tacticienne ; poussée par son époux elle inventait mille piques venimeuses qu'elle plantait d'un air sournois, mais convaincu. Lui, il choisissait le champ de bataille, ses alliés et ses ennemis, elle, elle harcelait sans relâche les troupes adverses de ses persiflages. Rarement j'ai vu un vieux couple montrer une si belle complicité.

Ma tante Christiane, sœur aînée de ma mère s'est toujours rangée sous l'aile de ma grand-mère, parfois, il y eut de petites tensions quand son mari fut désigné comme le puant du moment, mais comme elle était le jouet de ses parents, qu'ils en avaient trop besoin pour distiller leur venin et, comme ils ne pouvaient s'en passer trop longtemps, ils adoucirent leur hargne à son égard. Ils échouèrent par deux fois à la faire divorcer, mais jouirent quand même d'une séparation de quelques semaines. Ils triomphèrent alors si ostensiblement que ma tante Christiane comprenant qu'ils l'avaient embobinée, regagna ses pénates et son gros mari. Il faut avouer qu'elle n'avait pas touché le gros lot avec tonton Jean-Marie, un brave gars sans doute, de belle humeur, mais d'une lourdeur à pleurer, alternant ses plaisanteries grasses ou graveleuses, il faisait rire la tablée, mais il abusait trop du comique de répétition, son idole étant un certain Bigard, dont il ne se lassait pas de rabâcher les vulgarités, par ailleurs, il était un peu porté sur la bouteille.

Enfin la sœur aînée de mon père, Nathalie, était toute étrangère à ce microcosme mesquin. Elle enseignait l'algèbre à l'université de Marseille,

son compagnon y professait les langues anciennes, le grec et l'hébreu, ils vivaient dans leurs nuages, loin de tout snobisme, mais dans des sphères intellectuelles où les idées avaient plus de réalité que le monde d'ici-bas. Quand ma tante Nathalie rencontra la belle famille de mon père, elle fut atterrée. Pourtant elle ne fit aucune critique et ne mit pas en garde son frère contre cette alliance, lui conseillant quand même de garder quelques distances. Elle-même se débrouilla si bien qu'elle ne revit jamais aucun des Lorrains, sauf ma mère, mais avec parcimonie. Ainsi prouva-t-elle que son esprit éthéré avait suffisamment de sens pratique pour se préserver des poisons.

Le grand saut

De retour à Paris, ma mère se mit en tête de « faire construire ». Elle en avait, paraît-il, toujours rêvé, je pense que l'idée lui en était venue lors de ces vacances, déjà dans la villa de Marc, puis dans celle de la tante de Salaunes. La première était un rêve inaccessible, jamais mes parents n'accumuleraient assez d'argent pour la payer, d'ailleurs ce genre de bien ne s'achetait pas, on en héritait. En revanche, celle de la tante Odette avait été acquise par une vie de labeur, et il n'y avait aucune raison que mes parents ne puissent y prétendre.

Mon père était moins enthousiaste, il voyait bien les inconvénients de la vie de labeur, mais pas les avantages de la maison individuelle. Il comprenait bien que la passion des mètres carrés de ma mère serait assouvie pour longtemps, d'autant qu'elle imaginait des combles aménageables, une véranda, une cabane de jardin qui lui permettraient d'année en année d'étendre son empire.

Elle entreprit de le convaincre, trouvant d'abord des alliés : ses parents, ses beaux-parents, son frère, des amis, c'était une tâche de longue haleine. Elle le fit très habilement, sans le brusquer, l'écoutant, se rangeant d'abord à ses arguments puis, comme ébranlée par les conseils de leurs connaissances, elle réduisait ses réticences à néant. Doucement, sans en avoir l'air, intellectuellement, spirituellement, elle le plumait, elle lui volait sa vie par anticipation, année après année. Il lâcha prise peu à peu, par lassitude, par passivité plus que par conviction.

Un jour ils furent invités pas des amis de mes grands-parents paternels, c'étaient des gens très âgés, de famille bourgeoise sur le déclin, qui venaient de vendre leur pavillon de banlieue pour un appartement ancien à Paris. Elle leur fit part de leur projet :

— Ah ! vous allez devenir propriétaires ! propriétaires !

— Oui, nous allons faire le grand saut.

— Vous avez bien raison ; plus on commence tôt, mieux c'est...

Gilles sourit à cette expression grotesque : le grand saut, mais soudain, il se sentit convaincu. Des mois de résistance sourde étaient effacés, elle avait évidemment raison, et ces gens qui l'avaient toujours si bien traité aussi.

Il fallut trouver le financement, donc ils demandèrent à leurs parents de leur prêter quelque argent. Pépère Octave accepta après s'être fait longuement prier avec quelques conditions : ils devraient lui rendre le capital plus les intérêts de la caisse d'épargne ; ils devaient se marier. On se plia à ses volontés, on signa une reconnaissance de dettes qu'il avait lui-même rédigée, calculant le montant total au centime près, et on s'épousa en juin.

Ma mère avait épluché les annonces de terrain et les offres de construction, mais finalement elle trouva un lotissement en projet à Montigny le Bretonneux qui correspondait à ses moyens. De fait elle renonçait à faire construire, puisque les pavillons étaient tous sur le même plan, mais elle avait quelques options comme le choix du carrelage, des peintures... Le pavillon témoin l'avait ravie par son aspect américain, il ressemblait à ces maisons que l'on voyait dans les séries télé, en plus petite il est vrai. Ce point avait été signalé par le vendeur, et il

était apparu évident à ma chère Maman. C'étaient surtout la porte d'entrée et l'escalier intérieur en bois qui lui donnaient ce caractère américain. En revanche, le terrain était minuscule, mais comme mon père n'aimait pas jardiner, cela valait mieux.

Ils emménagèrent en novembre 1991, je naquis neuf mois plus tard.

Vie de famille

De ma première enfance, j'ai surtout des souvenirs d'école, de jeux avec mon frère ou avec la fille des voisins. Partout on me considérait comme un enfant sage, et ma mère disait souvent, par opposition avec l'intrépidité de mon frère que j'étais sa fille. Je détestais ces paroles, elles me révoltaient, mon père parfois reprenait ma mère, mais c'était surtout en son absence qu'elle me féminisait. Pour elle, un garçon devait être insupportable, courir partout comme un dératé, ne pas tenir en place comme un agité, le seul moyen de le calmer étant de lui donner un ballon de foot. Je ne manifestais aucun intérêt pour ce sport que mon frère pratiquait déjà. J'aimais particulièrement qu'on me lise des contes, ce que la tante Odette faisait très bien car elle avait gardé tous les livres de son fils qui vivait maintenant à Londres où il avait fondé une famille. Apprendre à lire fut une joie et une nouvelle liberté pour moi, le monde entier des livres était à portée de main, et pour commencer, je passais des heures et des jours avec les ouvrages de la bibliothèque verte que j'héritais de mon cousin d'Outre-Manche.

Ma mère avait des idées fixes. Quand j'eus six ans, comme, sous injonction de mon père, elle renonçait enfin à ma féminité, elle découvrit en moi d'autres bizarreries ; curieusement, mes difficultés d'élocution et mon zozotement ne l'intéressèrent jamais, seul mon frère en fit ses choux gras. Comme j'étais un peu timide et renfermé, que j'aimais jouer seul, elle perçut là-dessous un truc louche, je lui couvais quelque chose, je lui préparais sournoisement une avanie. Éclairée par un magazine féminin et encore mieux par une émission de télé, elle posa son diagnostic : j'étais

autiste ou tout au moins avais-je le syndrome d'Asperger. Elle se répandit alors en jérémiades dans la famille ou avec ses amies sur la difficulté d'avoir un gamin autiste et encore, ajoutait-elle, je n'en étais qu'au premier stade ; avec un tel enfant, lesté d'un si lourd handicap, son avenir lui semblait des plus sombres. Mon père laissa dire quelques temps, puis il imposa une visite chez un spécialiste qui conclut que j'étais en effet timide, mais sans aucun caractère pathologique.

Ce fut un sale coup. Sans en avertir mon père, elle m'amena en consultation à l'Hôpital Américain, les examens apportèrent la même conclusion : neurotypique. Décidément j'étais bien décevant : minable en hermaphrodisme, j'étais aussi moins que médiocre en autisme. Elle renonça pendant quelques semaines, puis ayant lu un livre sur les autistes et leur traitement en Suisse, elle revint à la charge, mais plus précautionneuse, elle se contentait de voir chez moi « des tendances », « certaines tendances » à l'autisme. Elle dut s'en contenter.

Je n'étais pas le seul à subir ses rabâchages, mon frère entendit toute sa vie sa mère raconter que jusqu'à deux ans il avait empêché ses parents de dormir, et qu'ainsi il était la cause des échecs professionnels de mon père qui sans lui serait déjà directeur. Mon père avait une carrière normale, sans accrocs, il avait progressé régulièrement, et s'il n'était pas directeur, il avait sous sa responsabilité une équipe importante.

Elle nous ressassait aussi, à mon frère et à moi, un petit nombre d'anecdotes enfantines, toujours les mêmes, qui bien sûr ne nous mettaient pas à notre avantage, l'inconvénient étant surtout dans la répétition qui lassait tant. À chaque nouvel invité, nous nous demandions laquelle elle allait nous servir. Au début souvent elle se tenait bien, puis d'un coup, elle en déballait plusieurs qu'elle avait déjà produites tant de

fois, et nous, muets, nous échangeons un regard complice mais affligé ; soulagés quand elle ne s'embarquait pas sur mon autisme sournois ou sur la ruine de la carrière paternelle par les insomnies puériles de mon frerot.

La rupture

Je ne sais pas si mon père se lassa de ma mère plus tôt, toujours est-il qu'ils rompirent soudainement quand j'avais huit ans. Jusque-là je n'avais jamais imaginé que mes parents puissent se séparer, il y avait bien quelques coups de gueule de temps à autres, mais sans excès, et cette nouvelle stupéfia toute la famille.

Mon père se mit à rentrer de plus en plus tard...